

« Ma compagne est partie à l'aéroport avec un classeur de trente pages : passeports, formulaires Esta, certificats européens de schéma vaccinal complet, tests covid de moins d'un jour dûment codebarrés, formulaires covid américains remplis, livret de famille au cas où elle serait soupçonnée de rapt d'enfants (puisque mes filles portent mon nom et pas celui de ma femme), formulaire de tracking aérien (comme si notre voyage n'était pas déjà intégralement tracé) et l'inévitable et terminal formulaire d'immigration à cocher. Kafka sourit.

Puis ça commence dans l'aéroport, respirez : premier check-in bagages / tickets codebarrés dont tu enveloppes la poignée de tes valises en te collant les doigts et que tu poses sur une balance qui peut te les refuser \ si trop lourdes.

Puis passage à la sécurité /passeport remontré / *boarding pass* croisé / masque sur la bouche, masque enlevé pour vérification faciale /souriez — ou Surtout pas ! car on ne sourit pas sur la photo d'un passeport: avec toute cette joie, nous n'allons pas vous reconnaître — Puis le tapis roulant où un Tati aurait fait des merveilles : la bouteille d'eau gicle, les gens enlèvent leurs chaussures, marchent pieds nus, en chaussettes, retirent leurs ceintures, les pantalons tombent, les vestes dans les caisses en plastique, les clés, le portable, le laptop qui ne doit pas seulement être enlevé de sa housse mais posé côte à côte de la housse dans le bac (why ?), les pièces de monnaie qui tintent, l'écran infrarouge ultraperfectionné, la machine à rayon X qui voit tout sous LSD /sauf que ça ne suffit encore pas, Il faut se faire pénétrer par l'humiliation ordinaire des procédures / nous faire éprouver que passer est un exploit/enlever couche après couche /et se faire fouiller / palper encore /au cas où...

Au nom de quoi au juste ? D'une sacro-sainte sécurité mondiale qui n'empêchera jamais le moindre attentat puisque ces attentats seront le fruit du salarié de l'aéroport, du bagagiste d'extrême droite, de l'hôtesse de l'air suicidaire qu'on n'anticipait ? Bref qu'ils échapperont toujours à un contrôle maniaque à trop large spectre dont j'ai le sentiment qu'il n'est là, au final, que pour nous dissuader gentiment de bouger, de changer de pays.

Délire de bourgeoises ? De touristes déjà bienheureuses de pouvoir voyager encore ? Oui, vous avez raison : tout ça aurait quelque chose de dérisoire si ça ne faisait pas miroir, encore une fois, à ce qu'on va retrouver multiplié par dix dans un check-point de Cisjordanie, en termes d'intensité, d'humiliation et d'absurdité. Si l'échelle est incomparable, l'empreinte têtue du pouvoir sur nos chairs n'en reste pas moins le modèle réduit de ce qui pourrait, en situation de conflit, s'imposer à nous grandeur nature. L'anxiété de ma femme/le flip de ma fille de 14 ans /cette sensation extrêmement physique de ne pas mériter de passer /de devoir toutes les dix minutes prouver qu'on est bien ce que dit le passeport qu'on est/ce rythme d'épreuves /de sas à passer /de portiques qui sont comme des haies successives /de mots de passe à taper pour les formulaires /cette déclinaison itérative /proche du harcèlement/du nom-prénom-date de naissance / cette identité constamment à prouver/cette dangerosité supposée qu'on porte/ces contrôles exaspérants par leur maniaquerie et leur absurdité burlesque : tout ça n'a pas d'importance/ne forme qu'une petite gêne ténue pour la plupart d'entre nous/mais cela inscrit en nous un pli insistant/qui est celui/cumulé/des régimes disciplinaires et des tech-

45 niques de contrôle, qui est aussi/cumulé/le pli de la féodalité très ancienne qui décide
qui peut ou non entrer dans tel territoire et qui est encore/cumulé/celui de la traçabilité
la plus insidieuse et la plus moderne qui te demande, sur le formulaire Esta, la liste ex-
haustive de tes noms utilisés sur les réseaux sociaux — que ce soit sur Insta, Twitter,
Facebook, LinkedIn, Snapchat and so on... afin que la NSA puisse plus facilement faire
50 le lien entre tous tes avatars et assigner en un seul bouquet la floraison de tes identités
variées.

La sécurité passée \ viennent les achats aux duty free shops /où tu dois montrer ton
boarding pass pour un Toblerone /puis l'embarquement où tu déclines encore le bogr-
ding pass /et le passeport/en flux couplé/puis l'entrée dans l'avion où/en France /on
55 vérifie une troisième fois ton identité /comme si tu avais pu soudain te matérialiser *out*
of the blue par le couloir hermétique d'accès /en pur respawn /ou surgir subitement du
tarmac de l'aéroport où tu terrais dans un mélange de goudron fondu pour t'infiltrer\
l'air de rien /en T-shirt dans l'avion que tu vas détourner avec des ciseaux à ongles. *On*
ne sait jamais.

60 Onze heures après, par l'Airbus dont le nom dit bien qu'il est d'abord un bus, tu arrives
au pays de la liberté autoproclamée.

Et là, c'est magnifique : l'empreinte des quatre doigts \ pour chaque main / puis le
pouce/enfants compris \les dix doigts carrément/tu ne mouftes toujours pas/tu es trop
proche de réussir / reste encore la reconnaissance faciale qui te scanne et s'archive dans
65 ton dos/l'entretien avec l'agente d'immigration en mode Matrix /passif-agressif\et le
contrôle final des bagages — *si tu n'as pas de chance.*

La baie opaque s'ouvre au bout du couloir >>> tu es à San Francisco.

Il faudrait pouvoir compter : le nombre de contrôles, de sas passés, de mots de passe ta-
pés, de documents montrés, de coups de stress, de giclées de pression, cette litanie des
70 petites angoisses répétitives, qui s'ancrent, ce sentiment d'être suspect, suspect toujours,
cette attitude inconsciente que ça suscite, la légère courbure de l'échine, les yeux qu'on
baisse, cette obéissance complaisante devant les agents de sécurités, ces chaussures
qu'on enlève sans même discuter, comme si c'était légitime, comme si c'était naturel.

Un banal passage de frontière. Entre deux pays amis. En temps de paix. »

Alain Damasio, *Vallée du silicium* (2024)